

Chapitre XXIII : Les deux grandes guerres

En 1912, le bataillon 10 fit un cours de répétition à Cartigny et tous les enfants du village se crurent déjà devenus soldats. Franki Wuarin, le fils cadet de l'ancien maire, et Alec Patry organisèrent l'"armée de Cartigny", qui fit avec zèle des exercices; le capitaine montait glorieusement l'âne du "château".

Un nouveau propriétaire s'était installé sous la grande salle des marronniers : M. et Mme Charles Patry y régnaient maintenant avec leurs trois enfants. Issu d'une vieille famille genevoise qui résidait à Sierne en 1474 déjà, Charles Patry, agriculteur avec passion, homme droit, au regard franc et assuré, et qui disait sans hésiter ce qu'il pensait, fut bien vite un chef pour Cartigny. Aux élections générales de mai 1914, les électeurs rajeunirent le Conseil et portèrent Patry à la mairie; ses deux adjoints, deux "nouveaux" eux aussi, étaient Henri Miville et Georges Wuarin, fils aîné de Louis.

A l'issue des fêtes de juin, M. Motta, alors vice-président du Conseil fédéral, remplaçant le président de la Confédération M. Hoffmann, brusquement rappelé à Berne par la gravité des événements, fit le tour du canton et s'arrêta à Cartigny, où il fut accueilli avec joie et vénération. Au nom de la commune, Patry lui offrit l'édition princeps de *Mon Village*. Dernier jour de fête, dernier jour de joie : le grand drame allait commencer. Le soir du 1^{er} août, à Cartigny on entendit sonner le tocsin dans tous les villages voisins du département de l'Ain.

Les moissons commençaient à peine; or, tous les hommes et les chevaux valides étaient mobilisés. La Commune se trouvait privée à la fois de son nouveau maire, de l'adjoint Georges Wuarin et de tous les conseillers municipaux sauf deux. L'adjoint restant, sur qui reposaient des responsabilités écrasantes, était Henri Miville, l'un des membres de l'immense tribu qui dès 1444 jouait un rôle parmi les communiens de Cartigny et qui ne cessa depuis lors de donner à la Commune des magistrats municipaux. Après Luc, John, Jules, ce furent Henri, puis Jacques et Georges, fils de Luc, Emile, fils de

Henri, aujourd'hui adjoint à son tour, et David, pour ne citer que les derniers en date¹.

Demeuré presque seul pour accomplir toute la besogne au début d'août 1914, Henri Miville fit appel aux deux anciens maires Louis Wuarin et William Vanier, et à d'anciens adjoints et conseillers municipaux : Luc Miville, Jules Miville, François Valloton, François Deytard. La séance eut lieu le 4 août au matin. . On y décida unanimement qu'en l'absence des jeunes pompiers, Jules Miville et François Valloton organiseraient le service du feu, et que Louis Wuarin et Luc Miville feraient rentrer indistinctement toutes les récoltes de la Commune par une escouade de femmes et de jeunes gens de bonne volonté. Quant à William Vanier, il reprit, avec sa conscience habituelle, les travaux de bureau de la municipalité.

François Valloton ne fut pas peu fier d'avoir conservé son magnifique bœuf *Michel* (d'oncle en neveu, son bœuf s'appelait *Michel*); grand, solide, robuste comme son maître, *Michel*, qui n'était pas astreint à la mobilisation, fit tout son devoir avec calme et sérénité. Gam n'eut pas de fils, mais ses filles travaillèrent aux champs comme des garçons; elles se sont mariées, et leurs maris, Billard et Hostettler (prononcez "Hochstett") font partie intégrante du village comme les Valloton.

A travers le Plateau suisse, dans l'infanterie, dans la cavalerie, dans l'artillerie, les Cartiginois mobilisés connaissaient les longues marches stratégiques par la chaleur torride d'août 1914. A la tête de ma compagnie, je croisai un jour Charles Patry qui conduisait sa batterie; il souffrait d'une névrite, mais n'en laissait rien paraître. Trois jours plus tard, sur les pentes du Râmel, William Gally m'annonça la mort du jeune maire. A Cartigny, la consternation fut générale, et l'on fit appel au dévouement proverbial de William

¹ "De Media Villa", les intitule le document de 1444 : "du milieu du village". Ils sont solidement assis, en effet, au centre de la vie commune, et par les femmes tous les habitants descendent des Miville. Edouard, frère de Georges, sonne les cloches et préside le Chœur paroissial.

Vanier, qui reprit le harnais de la mairie pour quatorze nouvelles années de féconde activité administrative.

Le ravitaillement ne fut organisé que lentement, après l'agitation fiévreuse des premiers jours. On fit, alors, de nombreuses expériences fâcheuses que l'on sut éviter un quart de siècle plus tard, lors de la seconde guerre mondiale. Dans la surprise, il fallut, en effet, improviser, et le service des cartes de ravitaillement ne s'établit que peu à peu. Le village était unanime dans son opinion : il s'indigna de la violation de la neutralité belge, et tous ses vœux allèrent du côté des Alliés.

Le Dr Rotschy, dont le dévouement ne connaissait pas de bornes, était populaire dans toute la région; il n'avait voulu revêtir aucune fonction publique, mais son patriotisme jovial et communicatif exerçait une grande influence. Au feu du 1^{er} août, chaque été de cette longue guerre, il commenta les événements avec alacrité, sans mâcher ses mots, avec son bon accent genevois qui faisait oublier son origine alémanique.

Au presbytère régnait alors le pasteur Bachofen, qui avec feu prêchait dans le vieux temple et rendait visite à chacun. Il avait succédé, en 1906, à M. Armand Duckert, qui n'était demeuré que cinq ans à Cartigny; Bachofen dirigea la paroisse avec dévouement longtemps encore, jusqu'en 1930.

En novembre 1918, lors de l'armistice troublé en Suisse par la grève générale révolutionnaire, Cartigny ne fit qu'un bloc contre les perturbateurs de l'ordre. Puis, le calme revenu, le village reprit son oeuvre de paix sous la direction conciliante de son maire inamovible William Vanier, encadré de ses nouveaux adjoints John Oltramare, le jovial chef radical, et Louis Carrel, qui avec son frère Charles tenait l'auberge démocratique.

Le père Carrel, Savoyard d'origine, avait épousé une protestante genevoise 100% qui tout en s'affairant, menue et agile, dans sa cuisine, ~~ne craignait pas de parler politique et~~ affichait des idées nettement traditionalistes (note202GRHC).

Les séances du Conseil municipal étaient des plus paisibles. L'accord se faisait amicalement; au cours des sept années pendant lesquelles j'ai pris part à ses délibérations, je n'ai assisté qu'une fois à un vote à la majorité; encore s'agissait-il simplement de retarder la date de l'élection d'un officier de pompiers, afin de trouver une solution à l'amiable d'un petit conflit d'ambitions.

Avec un soin jaloux M. Vanier évitait à la Commune toute dépense inutile. Après la première guerre, l'État employa des chômeurs à rectifier la route qui conduit de Cartigny à Aire-la-Ville. A quelques minutes du village, le nouveau tracé dessinait une forte courbe en remblais. Il s'agissait, pour éviter tout accident, de planter des arbres des deux côtés du talus : "Toi, John, dit le maire, tu prêteras ton char, et toi, Louis, ton cheval; vous, William et Georges, vous irez dans le ravin arracher de jeunes plants de peupliers, et toi, Alfred, tu les aideras à les planter; comme ça, ça ne coûtera pas un sou aux contribuables." Ainsi fut fait : à Cartigny, noblesse oblige, et les fonctions publiques aussi !

Les séances les plus émouvantes auxquelles j'ai assisté furent celles au cours desquelles fut décidé l'achat d'un corbillard. De tradition immémoriale, les cercueils étaient transportés à bras; le trajet était long, parfois. Un soir, M. Vanier suggéra, avec beaucoup de précautions, l'idée d'un changement : "Bien sûr, dit-il, c'est dur de renoncer à une ancienne coutume respectable, et de penser que nous ne serons pas portés jusqu'à notre dernière demeure par nos camarades, comme nous y avons porté nous-mêmes nos grands-parents, nos père et mère, nos amis. Ce n'est pas qu'on refuse d'accomplir son devoir; mais ne croyez-vous pas plus convenable qu'on achète un corbillard ?"

Un silence de mort accueillit cette proposition. Sur les visages de mes collègues je vis passer une ombre, une ombre mélancolique qui évoquait tous les cortèges funèbres des siècles écoulés, avec les six hommes les plus robustes de la commune portant avec peine, tout le long des rues du village, leur lourd fardeau ... "Nous en reparlerons à une autre séance", dit doucement M. Vanier.

Un mois plus tard, d'une voix hésitante, le maire reprend : "Voilà : si on veut avoir un corbillard il ne faut pas de luxe : un

corbillard tout simple, tiré par un seul cheval. Sûrement, André voudra bien se charger de le conduire. Mais, d'abord, il faut l'avoir. John connaît un beau coupé tout neuf qu'il pourrait transformer." Nouveau silence. Chacun se voit faisant son dernier voyage dans le char funèbre. "Oui, c'est bien dommage, dit M. Vanier, mais c'est une occasion à ne pas manquer." On nomme une commission. L'achat est décidé. L'élégant coupé devient corbillard. Une vieille tradition a disparu.

A la fin de chaque législature, le Conseil municipal entreprenait un voyage. Encore tout ému de la guerre, il fit, en 1920, une grande tournée à Paris, Reims, Verdun, visita les champs de bataille, et se fit expliquer, sur place, l'attaque du fort de Vaux. De cette époque date son admiration pour le maréchal Pétain, qu'il défend aujourd'hui encore.

La Société des Nations allait s'installer à Genève. J'ai conté, ailleurs, la journée mémorable du scrutin suisse sur l'entrée dans la Ligue, journée au cours de laquelle l'enthousiasme cartiginois pour l'institution nouvelle se donna libre cours. Ce ne fut pas feu de paille; pendant sept ans, à l'issue de chaque séance du Conseil municipal, les affaires communales une fois liquidées, le maire disait : "Et maintenant, Monsieur Martin, expliquez-nous les raisons de la dispute entre les Chinois et les Japonais, dites-nous pourquoi Mussolini veut conquérir l'Ethiopie, dites nous surtout ... ce que vous ne pouvez pas écrire dans le *Journal de Genève* !" Mes récits parcouraient ensuite le village, et, lors des grandes réceptions de la S.d.N. à Cartigny, les gamins proclamaient avec assurance, d'après les couleurs nationales des autos, quels diplomates arrivaient dans la localité : "C'est Bénès ! - Non, moi je te dis que c'est Titu ! - Pas vrai : c'est Beck le Polonais ! - Regarde : voilà le Chinois ! - Crétin ! Tu ne vois pas que c'est le Japonais ? - Tu vois ce beau nègre ? tu sais, il arrive de Haïti !"

Puis les Cartiginois reviennent à des préoccupations d'ordre local : on va construire l'usine de Verbois, et leurs sentiments sont partagés; ils regrettent la beauté de la grande courbe du Rhône, avec son cours torrentueux, qui va être transformée en mare stagnante; en revanche, ils sont heureux que le fleuve cesse désormais de saper les falaises et de menacer d'engloutir le quartier des Roches. Le

cordonnier Dosso, qui connaît chaque buisson des environs et chaque poisson du Rhône, observe fidèlement toutes les érosions.

En 1928, M. Vanier a pris sa retraite définitive. Son successeur à la mairie est M. Jean Wuarin, vétérinaire, fils du second mariage de l'ancien maire Louis Wuarin avec une Oltramare, et petit-fils de l'ancien maire Jean Oltramare. Il a épousé une charmante fille du pasteur Bachofen, Lily, qui, vice-présidente du Conseil de paroisse, dirige le Chœur paroissial et joue l'harmonium au temple. Au presbytère règne, depuis 1931, M. John Boucherin, prédicateur distingué. Il aura comme successeur, en 1941, M. Jean Denkinge-Secretan, dont la parfaite simplicité alliée à la profondeur de vues exerce une influence grandissante dans le village.

En 1933, aux regrets de tous, les Patry quittèrent la commune (Alec Patry s'y est maintenant réinstallé), et le château fut acquis par la Société philanthropique "L'Ange de l'Éternel", dont le "Messenger", M. Freytag, réside dans l'ancienne demeure aristocratique et entretient de courtoises relations avec les Cartignois.

Septembre 1938 : les délégués de 37 États sont assemblés, encore, sous les vieux chênes, mais, en 1939, la grande boucherie commence. Au cours des premiers mois, comme s'ils hésitaient encore à se jeter dans l'abîme des tueries, les chefs des deux camps mènent ce qu'on a appelé la "drôle de guerre". Mais, au printemps 1940, c'est la catastrophe, et, lorsque les armées du Reich envahissent la Hollande, chacun -ou presque -craint que l'heure du même destin ne sonne bientôt pour la Suisse.

La garde locale s'organise sous le commandement de Georges Wuarin. Aux soirs d'alarme, on voit Louis Wuarin, octogénaire depuis plusieurs années, marcher droit comme un i, fusil sur l'épaule et canne en main, avec son ami Henri Valloton, pour aller monter la garde à son poste de combat : il s'est enrôlé, en même temps que les enfants de seize ans, sous les ordres de son fils aîné, à qui, plus tard, succédera Charles Gallay, de la Petite-Grave, secondé par Oscar Vallette, simultanément président du Conseil de paroisse.

Henri Valloton, un des meilleurs chasseurs de Cartigny, s'occupe encore des lièvres et des cailles, mais il a quitté son office de poste. M. Marguerat l'y a remplacé et, à son tour, se fait aimer de tous par sa serviabilité; patriote ardent, féru du service militaire, il s'y vouera complètement après quelques années; il quittera le village, et M. et Mme Albert Kramer viendront s'y établir à sa place.

Le ravitaillement, avec ses innombrables cartes de coupons différentes pour les producteurs et les non-producteurs, est organisé par M. Charles Duchemin, nommé par le Conseil municipal proposé à l'Office communal de l'Économie de guerre. M. Charles Rosset, frère de Marc, répartit entre les intéressés les formulaires agricoles et assemble les commandes de produits cupriques et autres pour les cultures.

L'effort demandé aux agriculteurs, pendant ces six années de guerre, est énorme : privés de main-d'œuvre par les mobilisations, ils doivent non seulement assurer le travail professionnel coutumier, mais encore intensifier les cultures, ouvrir des prairies, appliquer le plan Wahlen, multiplier les coupes de bois pour suppléer à la pénurie de charbon. Heureusement, la nature vient à leur aide en assurant de belles récoltes en 1942, 1943, 1944.

Les douaniers allemands sont à La Plaine, et leur présence sur sol suisse dans la journée (chaque soir ils regagnent le village français de Challex) produit une impression désagréable lorsqu'on va prendre le train pour gagner la ville : c'est comme un symbole de début d'invasion ... La colère des Cartiginois contre les Allemands éclate en une belle soirée de l'été 1944 : là, tout près, au pied du Vuache, les villages brûlent, incendiés Valleiry, Vulbens sont en flammes, et, avec les jumelles que chacun se passe, on voit les maisons s'écrouler, et des ombres humaines passer devant les flammes. Demain, deux cents malheureux arriveront au village, qui organisera instantanément, sous la surveillance de la garde locale, le logement et la nourriture des réfugiés. Et le dimanche, pour la première fois depuis la Réformation, on célébrera la messe dans le temple de Cartigny pour reconforter les sinistrés de Savoie.

1945 les deux vieilles petites cloches sonnent avec allégresse la paix enfin revenue. Le village tout entier s'assemble dans le temple, où de sa voix énergique le pasteur Jean Denkinger célèbre le service divin.

Les anciens, les uns après les autres, nous ont quittés. Gam, Jules Miville, M. et Mme Luc, le Dr Rotschy, Louis Wuarin, le papa Rosset, Louis Carrel, William Vanier ... Ils ont passé aux jeunes, qui à leur tour deviennent des vieux, le flambeau des traditions de Cartigny.